

lui tandis qu'il vit , mais il se *déespere* si on médit de lui après sa mort. J'aurois cru qu'on sentoit plus vivement le bien & le mal de ce monde , tandis qu'on est en vie , que lorsqu'on n'y est plus.

Mais laissons-là toutes les incon séquences de ces Lettres , pour jeter un coup d'œil sur la *relation des derniers momens*. J'ai déjà fait connoître une de ces relations qui certainement n'étoit pas peu curieuse * , mais celle-ci l'est bien davantage. Elle renferme des anecdotes pleines de mystère , & bien propres à exercer les spéculations de quelque profond philosophe. Par ex. Au premier instant de la maladie J. J. favoit qu'il alloit mourir ; il en avertit sa femme avec la plus grande assurance. *Mes douleurs de colique sont bien vives ; mais je vous prie , ma chere amie , ouvrez les fenêtres ; que je voie encore une fois la verdure. Comme elle est belle !* (nouveau moïen de bien mourir , la vue de la belle verdure). *J'ai toujours demandé à Dieu de mourir sans médecins ; mes vœux vont être exaucés* , p. 81 (a). De plus , J. J. étoit assuré de la béatitude éternelle ; & le gage qu'il en avoit , c'est qu'il mourroit dans une très-belle journée d'été. *Voïez* , dit-il , *comme le ciel est pur , il n'y a pas un seul nuage ; ne voïez-vous pas que la porte m'en est ouverte , & que Dieu m'attend ?* p. 85. "A

* 15 Mai
1779, p. 81.

(a) Fondement tout naturel de cette prophétie, 15 Mai 1779, p. 87, 88. — 15 Sept. 1780, p. 99.